

LES DEUX BATAILLES DES VENDÉENS AUX AUBIERS

1^{ère} partie :

une victoire éclatante, 13 avril 1793

Michel Chatry

Tous les historiens des guerres de Vendée s'accordent à reconnaître que c'est la seconde bataille des Aubiers, perdue par les Vendéens commandés par d'Autichamp, les 3-4 novembre 1799 (12-13 brumaire an VIII), qui marqua la fin de la troisième guerre de Vendée dans le nord-ouest des Deux-Sèvres et dans les Mauges. Etonnant retour de fortune républicaine, car c'est par la première bataille des Aubiers, pratiquement sur le même site, cette brillante victoire des Vendéens commandés par La Rochejaquelein, qu'avait débuté l'insurrection dans le nord-ouest des Deux-Sèvres¹, le 13 avril 1793, six ans et demi auparavant.

¹ Les Vendéens du nord-ouest des Deux-Sèvres ne s'étaient pas engagés de suite dans la grande insurrection de mars 1793. Ils avaient été traumatisés par l'échec de la « révolte de

Certes, après cette défaite vendéenne de novembre 1799, les hostilités continuèrent pendant quelques semaines dans le département de la Vendée, marquées encore le 18 novembre par la sanglante affaire de Chambretaud². Mais une suspension d'armes fut annoncée le 24 novembre par le général en chef Hédouville au moyen d'une proclamation « aux habitants de l'Ouest et à l'armée ». Après des discussions difficiles, la paix proposée fut acceptée le 18 janvier 1800, par tous les chefs et officiers vendéens de la rive gauche de la Loire. C'est la paix dite de Montfaucon-sur-Moine³. L'« impossible insurrection » de 1799 avait d'ailleurs dépassé largement le cadre de la Vendée militaire⁴.

Dans la seconde partie de cet article⁵, j'essaierai d'expliquer – sans morosité, avec le seul souci de la vérité historique – comment la bataille des Aubiers de 1799, comme l'écrit en 1819 Berthre de Bourniseaux, « couvrit de honte les royalistes aux yeux de tous les anciens Vendéens, qui avaient presque toujours battu, en 1793, à forces égales, les meilleures troupes de la République⁶ ». Et pourtant, cet auteur ne passe pas pour être un historien favorable aux Républicains ! Si l'on rappelle que les combattants vendéens des 3-4 novembre 1799 étaient beaucoup plus nombreux que les Républicains, « dix fois plus », écrit Amédée de Béjarry⁷, l'échec des Vendéens de 1799 est d'autant plus patent ! L'éclatante victoire vendéenne des Aubiers du 13 avril 1793 était loin.

la Saint-Louis » (21-26 août 1792), écrasée par les Républicains sous les murs de Bressuire. Ils avaient eu alors plusieurs centaines de morts et de blessés.

² L'affaire de Chambretaud fit une vingtaine de morts des deux partis. Elle est relatée p. 55-57 du n° 244 (septembre 2008) de la *Revue du Souvenir Vendéen (RSV)*.

³ La commémoration du bicentenaire de la paix de Montfaucon a été rapportée p.42-43 du n° 211 (juin 2000), de la *RSV*.

⁴ LOIDREAU Simone, « La troisième guerre de la Vendée (1799) ou l'impossible insurrection », *RSV*, n° 206 (mars 1999), p.5-26.

⁵ La seconde partie de l'article sera publiée dans la prochaine livraison de la revue, au mois de novembre 2020.

⁶ BERTHRE DE BOURNISEAUX P.-V.-J., *Histoire de la guerre de Vendée et des Chouans*, Editions Pays et Terroirs, réimpression 2000, tome II, p.409-410.

⁷ Dans les *Souvenirs Vendéens* d'Amédée de Béjarry, publiés par Grimaud en 1884, on lit : « Il fallait qu'il y eût encore un reste puissant d'énergie et de dévouement, pour qu'on ait pu, à cette époque, rassembler une sorte d'armée. D'Autichamp eut, à la fin, un corps de 8 000 (hommes), avec lequel il se fit battre aux Aubiers par un corps dix fois moindre. S'il avait eu les soldats de la première heure, il eût écrasé nos ennemis ».

Je vais m'efforcer de l'exposer dans la première partie de cet article. Là même où d'Autichamp commandait les Vendéens de 1799 et avait connu un échec retentissant, Henri de La Rochejaquelein avait en 1793 délogé du bourg des Aubiers et mis en déroute vers Bressuire, via Nueil-sous-Les Aubiers, la petite armée républicaine de 3 000 hommes du général Quétineau.

Pour bien comprendre comment se sont déroulées les deux batailles des Aubiers, je propose d'abord aux lecteurs qui ne sont pas familiers du Bocage bressuirais une brève description des lieux.

Géographie des Aubiers et de Nueil

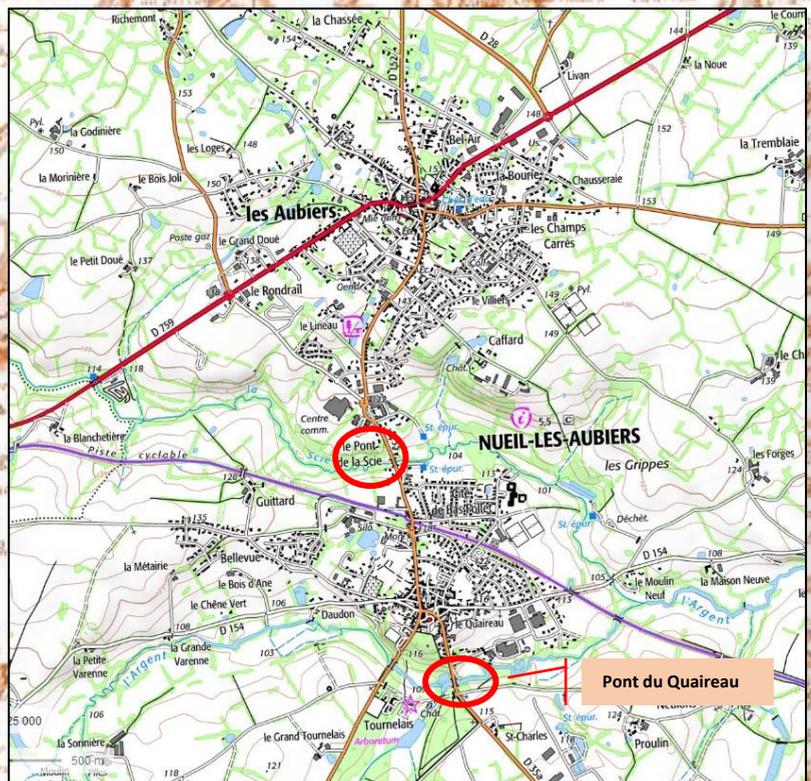
C'est sous le nom de combat des Aubiers que les historiens de la Vendée ont rapporté les événements de 1793 et 1799, mais les batailles ont concerné tout aussi bien, et surtout en 1799, la ville très voisine de Nueil. Nueil, comme l'appellent encore les habitants du bocage bressuirais de ma génération, c'est Nueil-sous-Les Aubiers sur la carte de Capitaine (voir page suivante). Puis, de 1964 à 2001, c'est Nueil-sur-Argent (voir carte IGN page suivante). Aujourd'hui, la fusion des deux anciennes communes constitue Nueil-Les Aubiers.

La voie romaine rectiligne S.E.-N.O. Poitiers - Nantes, (c'est l'actuelle D 28), passe à 450 mètres au nord de l'église des Aubiers, sise au centre du bourg ancien des Aubiers. A deux kilomètres au sud, Nueil. L'Argent, petite rivière large d'une dizaine de mètres en moyenne, coule d'ouest en est à 15 mètres en contrebas du plateau du bourg de Nueil, à 500 m. au sud de son église. Le pont du Quaireau, sur l'Argent, commande la route de Bressuire, au sud. Les deux bourgs de 1793 et 1799 sont très compacts autour de leur église et de leur cimetière voisin, celui des Aubiers dominant de 25 mètres celui de Nueil. Les deux paroisses comptent chacune à la fin du XVIII^e siècle 1 200 habitants environ, après que les guerres de Vendée ont allégé la population d'avant la Révolution d'un bon quart.

C'est le gros ruisseau de la Scie, affluent de l'Argent, qui limite grossièrement le territoire des deux anciennes communes, à 750 mètres au nord de l'église de Nueil. Le pont de la Scie (voir carte) est le passage obligé entre Nueil et Les Aubiers. Aujourd'hui, Nueil (2 000 habitants environ) et



Extrait de la « carte de la République de France divisée en 87 Départements et subdivisée en Districts avec les chefs-lieux de Cantons. », par le Citoyen Louis Capitaine, Paris, 1794



Nueil-sur-Argent et Les Aubiers
 (extrait de la carte IGN au
 1/25.000)
<https://www.geoportail.gouv.fr/plan/79195/nueil-les-aubiers>

Pont du Quaireau

Les Aubiers (3 000 habitants environ) forment une agglomération quasi continue (c'est une des raisons de la fusion de 2001), mais ce n'était certes pas le cas il y a deux siècles.

Que sait-on, d'après les sources connues, de la victoire vendéenne des Aubiers, le 13 avril 1793, un mois tout juste après le début de l'insurrection dans le Maine-et-Loire ?

I° LA VICTOIRE VENDÉENNE DES AUBIERS (13 avril 1793)

Je préfère entrer dans le vif du sujet au fil des premiers récits que l'on connaît de la bataille par des témoins, des proches et ses premiers mémorialistes, au risque de le rendre moins aisément abordable. Cette optique proche des véritables sources me paraît plus naturelle.

Les historiens blancs ou bleus de la Vendée en ont certes traité ou au moins donné des résumés au XIX^e siècle. Je me contenterai de rappeler qu'au 13 avril 1793 le bocage bressuirais n'a pas encore été marqué par des combats comme dans les Mauges, d'où est partie l'insurrection dans son voisinage, mais dont le succès n'est pas encore assuré. La menace est cependant latente et forte dans la campagne bressuiraise. La ville, qui a résisté au soulèvement manqué de fin août 1792 parti de Moncoutant, a remplacé Châtillon comme chef-lieu du district. Pour assurer son incertaine sécurité, le général Quétineau⁸ y commande une garnison hétéroclite constituée surtout de gardes nationales venues de diverses communes et d'un bataillon de gendarmerie, seule troupe de métier.

Le récit très « frais » de Clerc-La-Salle

Le récit le plus proche de l'événement est du jour même⁹. C'est celui de Pierre Alexandre Clerc-La-Salle, un juriste niortais de 27 ans, élu en 1792

⁸ Pierre Quétineau (Puy-Notre-Dame 1756-Paris 1794), capitaine à la formation, en octobre 1791, du 1^{er} bataillon des Deux-Sèvres était monté en grade après s'être distingué à l'armée du Nord avec Dumouriez. Il était encore en congé lors des premiers troubles de l'insurrection des Mauges à la mi-mars 1793 lorsqu'il a été nommé.

⁹ Bulletin-affiche daté « des dimanche et lundi 14 et 15 avril 1793, l'an second de La République française », Arch. Dép. Deux-Sèvres, L 180.

au conseil du département des Deux-Sèvres¹⁰. Délégué à Bressuire, il rend compte à ses collègues de l'expédition de Bressuire en direction de Nueil de l'armée du général Quétineau. Il écrit de Bressuire, « le 13 avril 1793, l'an second de la république, à midi :

Citoyens et collègues,

Je vous avais instruit de l'expédition du très brave Quétineau auprès de La Châtaigneraie, et des ordres qu'il y reçut le 10, une heure du matin, du citoyen Leygonier¹¹, général de l'armée de Vihiers, pour se porter avec son armée sur les hauteurs de Maulévrier. Nous accourûmes ici toute la nuit après l'expédition de Cheffois¹², et nos mille hommes d'infanterie n'y purent arriver que sur les trois heures le lendemain, malgré les six grandes lieues qu'ils avaient faites. Quétineau se décida, d'après les ordres précis qu'il avait reçus, à se porter dès le même soir [donc le 12 avril] avec deux mille cinq cent hommes et quatre pièces de canon, sur Nueil. Nous aperçûmes quelques groupes de brigands répandus dans les genêts. L'armée marchait fort lentement, à cause de nos munitions de guerre, de bouche de toute espèce, etc. qui marchaient très difficilement dans des chemins affreux. Pour comble de malheur, une de nos charrettes, et la plus précieuse, vint à verser dans un chemin étroit et côtoyé par un ruisseau.

La nuit arrivait, l'inquiétude circulait de rang en rang. Nous nous déterminâmes donc, d'une voix unanime, à bivouaquer tous dans un champ assez vaste, vis-à-vis de la ferme de la Favrière¹³. A peine eûmes-nous allumé quelques feux, que l'ennemi, profitant de cette lueur, chercha à nous inquiéter par quelques coups de fusil. On riposta, et nous crûmes prudent de n'en plus allumer quoiqu'il fit assez froid. L'armée borda les haies tout autour

¹⁰ Pierre-Alexandre Clerc-La-Salle (Niort 1765-Deyrançon 1837), avocat sous la Restauration, devint député des Deux-Sèvres dans l'opposition libérale de 1822 à 1824.

¹¹ François Leygonier (Aurillac 1740-Paris 1807), venant de l'armée des Pyrénées-Orientales, n'avait pris son commandement que début avril 1793.

¹² Quétineau avait été invité à prêter main forte avec un détachement à l'adjudant-général Chalbos 1736-1803), qui commandait à la Châtaigneraie, pour déloger des rochers de Cheffois (à 4 km au nord-ouest de La Châtaigneraie) les insurgés vendéens qui s'y étaient établis sous les ordres de Verteuil (1726-1793). Chalbos, qui avait prévu une attaque le 11 avril, l'avança au 10 avril pour ne pas être privé de l'appui de Quétineau. (Service Historique de la Défense, B 5/3-50.)

¹³ La troupe avait parcouru 12 km depuis Bressuire : la Favrière est sise à 2 km au sud sud-est du bourg de Nueil. Dans son ouvrage de 2017 : *Histoire d'une maison noble. La Favrière en Poitou* (Editions Avosmac Claude Le Mastin), Xavier Maudet signale que le château de la Favrière souffrira peut-être du retour piteux de la colonne de Quétineau, mais surtout en mars 1794 de mutilation et d'incendie par les républicains de Grignon.

du champ et nous plaçâmes nos bouches à feu à chaque avenue, et nos charriots au centre. De nombreuses patrouilles circulaient de tous côtés. Vous savez combien pendant la nuit les voix se font entendre : l'ennemi bravait nos patrouilles par les cris les plus insolents ; ces derniers répondaient et de temps en temps des fusillades réciproques, etc. etc. Enfin toute la nuit sous les armes, toute la nuit sur le qui-vive. Nous vîmes arriver le crépuscule¹⁴ avec bien de la joie. Nous profitâmes de cette chère clarté pour rétablir le calme dans les rangs et distribuer des vivres aux hommes et aux chevaux.

Entre six et sept heures, moitié de l'armée marcha sur trois colonnes et trois pièces de canon sur le bourg de Nueil ; l'autre moitié suivait de loin et formait la réserve. Nos tirailleurs intrépides atteignirent bientôt quelques ennemis détachés et à l'aide de quelques cavaliers, en tuèrent sept à huit et firent trois prisonniers. Une avant-garde ennemie parut alors dans la vallée de Nueil, près du pont, Deux coups de canon les eurent bientôt dissipés et mis en fuite. Nous entrâmes dans Nueil sans coup férir, et mon premier soin fut de faire briser les cloches, qui n'avaient cessé de sonner le tocsin toute la nuit.

Les gardes nationales, quelque chose qu'on ait pu faire, et ne pouvant être partout à la fois, commirent quelques brigandages ; j'en ai gémi et nous en gémissons tous. Marchant de là sur Les Aubiers, nous eûmes encore quelques escarmouches, mais nous y arrivâmes sans coup férir. Notre approche et le bruit de nos cylindres tonnants¹⁵ l'avaient fait évacuer. L'armée, après un couple d'heures de repos, se mit en marche pour Les Cerqueux, près Maulévrier, distant d'une lieue et demie des Aubiers. A peine fûmes-nous à moitié chemin qu'un groupe très nombreux de brigands, et que j'aperçus le premier, sortit des bois pour nous porter sur nos convois et sur notre arrière-garde ; j'y courus à toute bride et nous engageâmes le combat le plus opiniâtre. L'ennemi succomba, et ne dut son salut qu'à la fuite. Cependant, le désordre mis dans les rangs, et l'armée inquiète, que le brave Quétineau fit ranger en bataille dans un champ, donna le temps aux scélérats d'atteindre une de nos charrettes les plus éloignées et d'y massacrer lâchement deux gardes nationaux ivres qui y étaient couchés. Nous avons eu aussi la douleur de voir trois de nos frères dangereusement blessés, un d'eux est expiré ce matin. Notre victoire a cependant été complète,

¹⁴ Le crépuscule est la période avant le lever ou après le coucher du soleil pendant laquelle le ciel s'illumine ou s'assombrit. Le vocable est employé communément aujourd'hui pour le crépuscule du soir.

¹⁵ Image sonore amusante que Clerc-La-Salle utilise pour désigner les canons !



Plan cadastral napoléonien du centre du bourg des Aubiers, 1813.

Arch. Dép. Deux-Sèvres, 3 P 156/27

puisque environ soixante de ces scélérats ont jonché le champ de bataille et les genêts ; que nous leur avons fait cinq prisonniers armés munis de balles et numérotés ; car ils avaient tous à leurs chapeaux et à leurs bonnets des numéros. Nous ne connaissons pas le nombre de leurs blessés, qui doit être considérable ; nous avons pris aussi leur tambour et les baguettes, sur lesquels il ne manquait pas de fleurs de lys et tous les signes royalistes. Un avant-train d'une de nos pièces avait cassé : cette expédition nous a conduits jusqu'après six heures. Le général aussi prudent que brave, craignant que notre communication avec Bressuire, d'où nous attendions des convois de munitions de bouche et de guerre, ne fût interceptée, décida de rentrer aux Aubiers, où nous avons passé la nuit encore sous les armes et en patrouilles, parce qu'on colportait partout les nouvelles que les brigands de Châtillon, au nombre de cinq à six cents, réunis à ceux que Leygonier avait chassé de Coron la veille, devaient venir nous attaquer. La nuit a été assez tranquille, nos troupes étaient excédées de fatigue ; d'après les résultats d'un conseil de guerre, tenu ce matin, auquel ont assisté tous les officiers de l'armée et les commissaires civils des départements, nous nous sommes décidés tous à y passer le jour pour prendre du repos. Je me suis rendu ici

pour emmener demain matin un petit renfort qui nous arrive ce soir, deux pièces de canon de ceux que nous avons laissés, et des munitions de guerre et de bouche. Les cloches, les blessés et le butin pris à l'ennemi que je faisais emmener ici a encore été attaqué en route, mais l'escorte a fait bonne contenance et ils arrivent à bon port, à l'exception de la charrette qui portait les cloches, qui a cassé en chemin. Demain matin à quatre heures, nous partirons pour rejoindre l'armée aux Aubiers, et nous porter vers Maulévrier. Leygonier doit être à Vezins aujourd'hui, et j'ai entendu sa canonnade retentir de ce côté-là."

Clerc-La-Salle ne put emmener tôt matin le 14 avril comme il le souhaitait ce « petit renfort » dont il fait état le 13 avril à midi, et pour cause : l'armée défaite de Quétineau s'était repliée sur Bressuire la veille au soir et dans la nuit. De Bressuire, il rend compte le 14 avril à minuit de ce qu'il a pu apprendre de la bataille de la veille aux Aubiers, sans doute de la bouche de Quétineau lui-même. Les conséquences de la défaite sont fortement minimisées, comme il se doit :

« Citoyens et collègues,

La crainte que je vous avais manifestée par ma dernière lettre, que les brigands battus à Coron, à Vezins, Faye¹⁶, La Châtaigneraie, etc. etc. cernés enfin de tous côtés, ne se portassent sur nous, ne s'est que trop malheureusement réalisée. Un de nos convois ayant été attaqué près de Nueil¹⁷, Quétineau y avait fait porter de suite quelques grenadiers pour le protéger, et on était bien loin de s'attendre à l'attaque vigoureuse et opiniâtre qui s'est fait sentir tout à coup sur tous les points. Le bourg s'est dans un instant trouve cerné, et des milliers de brigands sourçaient de toutes parts. Plusieurs de ces scélérats fusillaient impitoyablement par les fenêtres des maisons dans lesquelles ils s'étaient glissés, nos frères, dans les rues. Le feu était très vif de part et d'autre. Nos volontaires se sont battus comme des lions : Quétineau m'a dit n'en avoir jamais vu de plus braves. Les grenadiers de Poitiers, Saint-Jean-d'Angély et Indre-et-Loire, ont fait des prodiges.

L'armée s'est ensuite ralliée dans un grand champ, hors du bourg, et là a soutenu une attaque de plus de deux heures, par un feu de plus vifs. Dans la chaleur du combat, un de nos canonniers, je ne sais comment, a mis le feu à un caisson plain de gargousses. Cette explosion a jeté l'alarme : la

¹⁶ Faye-l'Abbesse.

¹⁷ Est-ce un convoi républicain parti de Bressuire le 13 avril au matin qui arrivait à Nueil ?

compagnie de Parthenay, qui était auprès, a beaucoup souffert, et ce canonier très dangereusement blessé : dès cet instant, le découragement s'est fait ressentir ; les lâches, en très grand nombre, en ont profité pour s'enfuir. Quétineau, le très brave Quétineau, car il est impossible de déployer plus de valeur et d'intrépidité qu'il l'a fait aujourd'hui, de l'aveu unanime de toute l'armée, son cheval ayant été tué sous lui, parcourait les rangs à pied, et faisait son possible pour rallier les lâches ; mais, sentant la nécessité de se replier ici, avare d'un sang précieux qu'il voyait couler à ses côtés, manquant de cartouches, il s'est battu en retraite, et a eu la douleur de se voir contraint d'abandonner un champ de bataille si vigoureusement défendu. L'armée est arrivée ici en grande partie.

Deux pierriers chargés sur des charrettes, et sans avant-train, ont été pris par l'ennemi, ainsi qu'un canon de nos frères de Tours dont l'essieu avait cassé et qu'on a été forcé d'enclouer. Nous nous attendons à être attaqués ici à chaque instant, car ces brigands, chassés et cernés de tous côtés, ne peuvent tenter une trouée que par ici et Argenton. »

Le rédacteur du Bulletin ajoute à la lettre de Clerc-La-Salle¹⁸ :

« Nous venons d'apprendre que l'échec des Aubiers, loin d'abatre le courage de nos gardes nationales, a augmenté leur ardeur. L'ordre est entièrement rétabli. L'armée demande qu'on la conduise à l'ennemi : elle brûle de se venger. Déjà quatre cents hommes sont sortis de Bressuire pour aller à la découverte et s'emparer du pont de Nueil. »

Un récit de Quétineau un mois après la bataille

Le 17 mai 1793, Quétineau publie un récit de la bataille des Aubiers dans le mémoire justificatif qu'il fit imprimer à Saumur pour justifier sa conduite après avoir arboré le drapeau blanc lors de la prise de Thouars le

¹⁸ Dans ses *Mémoires* (p. 146-147 de l'édition critique, établie et présentée par Alain Gérard, Centre Vendéen de Recherches Historiques, 2010), Mme de La Rochejaquelein rapporte la visite que rendit Clerc-La-Salle le 16 avril, deux jours après la bataille des Aubiers, aux cinq prisonniers de Bressuire (dont le couple Lescure), retenus chez le marchand épicier Allain et le décrit comme « un jeune homme fat, bavard », qui n'était « que depuis peu de jours à Bressuire » et qui, dans son entretien avec Lescure, se montra radicalement décimateur des paysans insurgés, voulant « les remplacer par des colonies patriotes », raconta « à sa manière » la bataille des Aubiers, mais heureusement minimisa les liens des prisonniers avec Henri de La Rochejaquelein. Pour la marquise, le sang-froid de Lescure les avait sauvés, mais ils avaient eu peur d'un sort funeste.

5 mai 1793 par les Vendéens¹⁹. Ces derniers, le laissant en liberté après sa reddition, lui avaient donné un passeport pour se rendre à Doué où il fut mis aux arrêts par le général Leigonyer. Son long et véhément mémoire ne le fit pas échapper à l'échafaud, qui l'attendait à Paris le 16 mars 1794. Nous y relevons l'extrait ci-après de sa version des faits²⁰ :

« Je la conduisis [ma troupe, le 12 avril, après avoir reçu l'ordre du général Leygonier de marcher sans délai vers Les Aubiers, puis vers Les Echaubrognes] jusqu'aux abords de Nueil. La nuit couvrit ma marche ; au point du jour, l'ennemi fut attaqué, débusqué de Nueil, de suite chassé des Aubiers... Une heure après, j'avais fait casser les cloches, je dirigeai ma marche vers Les Echaubrognes ; à une lieue déjà faite, un gros d'ennemi, suivi de forces bien supérieures aux miennes, attaqua l'armée en arrière... Je me battis trois heures pour faire une retraite aux Aubiers, que j'effectuai avec ordre, ayant tué à l'ennemi plus de 60 brigands, n'ayant perdu de mon côté que 3 hommes.

Sur les deux heures après-midi [le 13 avril], l'ennemi arriva aux Aubiers, fort de 10 à 12 000 hommes ; je n'en avais que 2 000 ; je me battis quatre heures, tant au dedans qu'au dehors du bourg ; en résultat, l'ennemi eut 400 à 500 hommes de perte ; qu'on ne dise pas le contraire, c'est reconnu²¹. Je ne perdis pas, au surplus, 30 hommes, j'eus 52 blessés, que je ramenai... J'ai sauvé mon armée des mains de 10 à 12 000, qui les auraient à coup sûr enveloppés, si je n'avais fait protéger les passages²² par des détachements que j'avais envoyés de prévoyance avec les blessés de la veille, que j'ai réussi à sauver...

Deux autres récits de participants à la bataille des Aubiers, riches en détails, sont connus, mais ils sont très postérieurs aux événements, et certains oublient l'accrochage du 12 avril sur le chemin des Cerqueux.

¹⁹ Menacé, Quétineau s'était replié sur Thouars avant que la ville de Bressuire ne soit prise par les Vendéens le 3 mai 1793.

²⁰ *Mémoire justificatif pour Pierre Quétineau, commandant en chef des troupes réunies à Thouars*. A Saumur, chez P. M. Degouy, in 4° de 23 p.

²¹ J'imagine que l'imprimé en illustration page 100, extrait d'une lettre envoyée le 17 avril, entre « autorités constituées » de Bressuire à La Châtaigneraie, y est pour quelque chose.

²² Ces passages sont assurément les ponts.

Le récit du cavalier républicain Pierre-Augustin Rayé

Pierre-Augustin Rayé, cavalier de la garde nationale de Saint-Jean-d'Angély, formation incorporée à l'armée du général Quétineau, participait au combat du 13 avril. Sa version du combat, donnée plus de trente ans après l'événement, est assez détaillée, vous en jugerez ! On la trouve p. 73-77 du recueil de mémoires et journaux de marche intitulé *Les oubliés de la guerre de Vendée*²³. A défaut de parfait respect de la chronologie des événements, Rayé conte l'essentiel.

Selon lui, le jeudi 11 avril, la garnison de Bressuire fit mouvement à une heure de l'après-midi sur Nueil, où elle arriva le lendemain, en début de matinée. Dans ce bourg « assez joli », les cavaliers furent avertis « que l'arrière-garde venait d'être attaquée par des paysans, et surtout des habitants qui avaient abandonné leur maison... Cela n'a pas été grand-chose, mais il en est resté quelques-uns sur le terrain... » Ils sont donc aux Aubiers le vendredi 12 à 11 heures. On se loge (les habitants avaient aussi abandonné leur maison), on tue des bœufs sous les halles pour se nourrir. « Pour le pain, on l'avait apporté de Bressuire. Là, chacun fit la soupe, mais la plupart ne l'ont pas mangée, parce que sur les 2 heures [de l'après-midi], les avant-postes furent attaqués, se replièrent sur l'armée ». Rayé et d'autres cavaliers vont à la découverte, puis se rallient à la troupe. « Il y eut une petite affaire²⁴ qui ne dura pas longtemps... Nous montâmes dans les greniers et nous prîmes de l'avoine et du son pour nos chevaux... »

Les Républicains bivouaquent aux Aubiers pour la nuit du 12 au 13 avril : « Nous étions, nous autres cavaliers, dans une rue qui faisait face, au midi, au mur du cimetière²⁵ », observés, sans s'en rendre compte, par des habitants cachés dans les maisons et le clocher. Ces derniers renseigneront ensuite les hommes de La Rochejaquelein sur les positions exactes de leurs adversaires. Le matin du samedi 13 avril :

²³ GERARD Alain et HECKMANN Thierry (ss. la dir. de), *Les oubliés de la guerre de Vendée*, Mémoires et journaux présentés par une équipe de chercheurs,, Société d'Emulation de la Vendée, 327 p., 1993.

²⁴ C'est sans doute celle qui eut lieu sur le chemin des Cerqueux.

²⁵ C'est à dire au sud de la parcelle 117 du cadastre de 1813, qui est le cimetière, situé alors au centre du bourg, à moins d'une centaine de mètres au sud-ouest de l'entrée de l'église (voir illustration ci-après).



Parcelle 117 du cimetière des Aubiers sur le plan cadastral napoléonien, 1813.

Arch. Dép. Deux-Sèvres, 3 P 156/27

« Chacun s'est procuré des vivres et fourrage comme on a pu, les brebis, chèvres, oies et poules ont été bien ramassés. Mais la plupart [de ceux] qui les avaient fait cuire ne les ont pas mangés. L'ordre est venu de nous tenir prêts à partir sur le midi, pour rejoindre l'autre armée²⁶ et nous porter vers Maulévrier et autres lieux, où notre présence serait nécessaire...

En chemin faisant et cela sur les 3 heures de l'après-midi, nous rencontrâmes les royalistes²⁷. Les avant-postes s'attaquèrent, on se replia vers le dit bourg des Aubiers. La fusillade, le canon, la cavalerie, tout était en cause. On s'est battu de part et d'autre dans le dit bourg... Nous nous repliâmes en bas du bourg²⁸ dans une grande pièce de terre où il y a beaucoup de rochers. Là, le combat est acharné, [avec le canon de la Marie-Jeanne, prétend Rayé], qui faisait beaucoup de mal où cela portait²⁹, [avec beaucoup de cris de femmes, d'enfants], pour déconcerter notre troupe, mais c'est là leur usage...

La déroute s'est mise parmi nos troupes. Les uns se cachaient derrière ces rochers, les autres gagnaient le chemin de Bressuire, les compagnies toutes pêle-mêle. Les royalistes se tenaient au couchant [c'est-à-dire à l'ouest] et nous étions séparés d'eux par un grand fossé³⁰ ».

²⁶ Celle du général Leygonier.

²⁷ Rayé, qui écrit longtemps après les faits, ne mélange-t-il pas les faits avec ceux de l'échauffourée du 12 avril ? Il est le seul témoin à évoquer un départ effectif de l'armée républicaine le 13 avril sur le chemin des Cerqueux.

²⁸ C'est-à-dire au sud, dans la direction de Nueil.

²⁹ La Marie-Jeanne, canon emblématique des Vendéens de l'Anjou, ne pouvait être au combat des Aubiers : les Blancs n'y avaient pas de canons. Jean Artarit, qui commente p. 74, en note 13, le Cahier de Pierre-Augustin Rayé dans *Les oubliés de la guerre de Vendée*, a omis de relever cette anomalie.

³⁰ Ce doit être le ruisseau du château de Caffard, qui se jette, au sud, dans la Scie à 200 mètres environ en aval du pont de la Scie.

La déroute est donc donnée, vers 6 heures, aux 3 000 Républicains, effrayés, désunis, qui se replient vers Bressuire, « mais cela en mauvais ordre. On nous faisait la conduite à coups de fusil ». A hauteur probablement du pont du Quaireau, à la sortie de Nueil vers Bressuire, les Bleus contre-attaquèrent la cavalerie royaliste qui les poursuivait, ce qui leur permit (la nuit allait tomber) de faire défiler leur infanterie et de protéger leurs deux pièces de canon. Rayé regagna Bressuire vers 10 heures du soir.

Selon lui, il n'y avait chez les Vendéens que 200 hommes de troupe « à même de nous faire face tout au plus, et le restant tous des femmes et des enfants³¹. » Combien de victimes de ce combat des Aubiers pour Rayé ? : « une dizaine » de morts, côté Bleus, dont le commandant des compagnies de Saint-Jean-d'Angély (croix de Saint-Louis)³², une « cinquantaine » côté Blancs, et respectivement, « une trentaine » et « plus d'un cent » de blessés chez les uns et les autres.

« Le dimanche 14 avril 1793, nous avons resté tranquille à Bressuire », écrit Rayé. On peut apprécier cette remarque naïve ! Il se dit surpris des faibles dégâts causés chez les Bleus par leurs assaillants : « ils eussent eu de bonnes troupes, ils nous auraient fait beaucoup de mal ». Et il attribue la défaite républicaine à la peur, au désordre provoqué par les « mauvaises gardes nationales, des hommes du pays [!] », qui, avec le 3^{ème} bataillon des Deux-Sèvres, « pas encore complet », plusieurs compagnies de grenadiers et de cavaliers de la Vienne et de la Charente-inférieure, constituaient l'armée du général Quétineau.

On notera que le nombre de combattants et les pertes des deux partis donnés par Rayé et Quétineau sont bien peu ressemblants. Ecoutons à présent un combattant vendéen.

La relation de Jacques Poirier, soldat vendéen

Jacques Poirier s'était engagé dans la rébellion vendéenne avec Duvau de la Barbinière à la fin de mars, et avait participé, avant celui des Aubiers, au combat de Coron (9-12 avril 1793). Son *Etat des combats* est

³¹ Rayé minimise singulièrement le nombre de combattants vendéens. L'annonce affirmée de femmes et d'enfants parmi les combattants est tout aussi étonnante.

³² Je n'ai pu malheureusement l'identifier.

publié, comme celui de Pierre-Augustin Rayé, le cavalier républicain de Saint-Jean-d'Angély, dans *Les oubliés de la guerre de Vendée*. Il était rentré chez lui pour se reposer le 12 avril, au matin, semble-t-il :

« Environ deux heures après que nous avons été arrivés, il est venu un courrier nous avertir pour aller aux Aubiers. C'était Monsieur de La Rochejaquelein qui nous commandait. Comme il s'était trouvé par là avec un rassemblement, il s'est présenté bien huit ou neuf mille individus qui venaient de Bressuire pour aller faire soulever ceux qui étaient à Cholet³³. Cette troupe qu'avait M. de la Rochejaquelein se sont battus avec courage et blessé et tué beaucoup de ces scélérats et leur ont pris beaucoup de munitions de guerre qui leur étaient bien nécessaires. Et sitôt le mandement venu, on a fait battre la cloche pour faire avertir tous les hommes et garçons en état de porter les armes. Tous se sont rendus³⁴. On leur a dit qu'il fallait marcher pour aller aux Aubiers, et tous portaient chacun leur arme. Et ceux qui avaient des fusils ! Mais le nombre n'en était pas grand : la plupart, on était avec des pics et d'autres avec des brocs [broches] et d'autres avec des faux. Et nous nous sommes rendus coucher à Châtillon. Et en nous [y] rendant, nous avons trouvé quelqu'un qui venait de ce combat dont je vous ai parlé ci-dessus, et ça nous a donné courage.

Et le lendemain, nous avons eu l'honneur de parler à M. de La Rochejaquelein qui nous commandait, et nous avons obéi à ses ordres. Il nous a fait marcher par les endroits le plus bas, parce que le clocher des Aubiers était extrêmement haut et que ces scélérats étaient embusqués beaucoup dedans pour voir de plus loin. Et nous y avons marché jusqu'à un endroit qui se nomme La Grenouillère³⁵, paroisse des Aubiers. Et M. de La Rochejaquelein a fait diviser l'armée en deux. Il a donné ordre à des jeunes messieurs de Châtillon qu'il connaissait avec confiance, de conduire cette colonne sur le bourg de Nueil pour rembarquer ces ennemis, et l'autre colonne a suivi M. de La Rochejaquelein. Il nous a emmenés près du bourg des Aubiers ; puis après il nous a fait quitter le chemin qui conduisait de Châtillon aux Aubiers³⁶ et nous avons été rejoindre le chemin qui vient de Maulévrier aux Aubiers³⁷.

³³ Ce propos n'est guère intelligible. La transcription serait à contrôler sur le manuscrit.

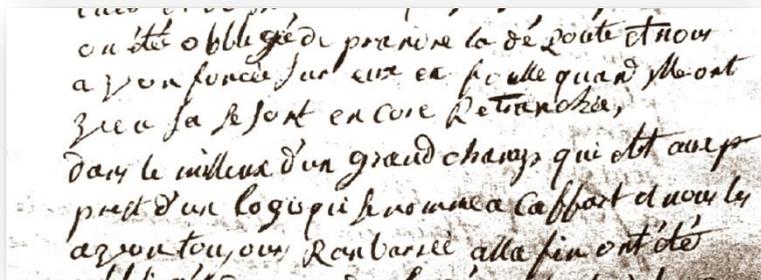
³⁴ C'est-à-dire sont allés au rassemblement.

³⁵ Il s'agit de La Grenouillère, hameau à 2 km environ à l'ouest du bourg des Aubiers.

³⁶ Ce chemin passait alors par La Grenouillère. La D 759 n'existait pas.

³⁷ De manière, sans doute, à couper ce chemin au nord-ouest du bourg des Aubiers, et prendre en tenaille les troupes de Quétineau : habile manœuvre.

Puis nous avons marché en masse, et en arrivant sur le champ de foire, nous avons trouvé un des scélérats qui était monté sur un cheval qui criait Vive la République. Un de nos fusiliers l'alla tirer d'un coup de fusil et l'a jeté par terre, et puis on lui a pris son fusil et sa baïonnette et son sabre et son pistolet et ses cartouches. Et les autres, qui ont entendu ce coup et qui étaient prêts à manger la soupe, se sont mis en peloton dans le cimetière, comme il est au milieu du bourg. Et nos commandants et autres braves soldats qui avaient des fusils, se sont embusqués dans les maisons qui étaient toutes proches du cimetière et se sont mis plusieurs ensemble : les uns chargeaient et les autres tiraient comme à coup sûr. Mais par malheur nous n'avions pas plus de sept à huit cents fusils, mais la plupart d'eux en ordre contre eux. Ces scélérats étaient bien huit à neuf mille hommes tous bien armés. Et les autres fusiliers et les autres, qui avaient d'autres armes, ont encerné le bourg et se tenaient hors de fusil et de canon. Et ceux qui étaient embusqués tiraient toujours sans cesse. Quand ils ont vu un si grand nombre de leur monde de tué ou de blessé, et que ça finissait point, ils ont



Extrait du manuscrit de Jacques Poirier

été obligés de prendre la déroute. Et nous avons foncé sur eux en foule. Quand ils ont vu ça, ils se sont encore retranchés dans le milieu d'un grand champ qui était auprès d'un logis qui se nomme Cafard. Et nous les avons toujours rembarrés. A la fin, ils ont été obligés de prendre la déroute et d'abandonner tout ce qu'ils avaient, leur artillerie et autres munitions. Et en passant une petite rivière entre Les Aubiers et Nueil, ils ont fait tomber un de leurs canons dedans. Ça n'a pas empêché que nous les avons poursuivis jusqu'à Beaulieu près de Bressuire. Nous avons eu cette victoire le douze du mois d'avril³⁸. Et d'autres qui étaient restés dans le bourg ont été commandés de ramasser plusieurs couettes et linges et courtepointes, draps et toute sorte de linge à l'usage du ménage, que les autres avaient volés pour faire coucher leurs blessés qui avaient été battus la veille. Il y en avait comme

³⁸ Jacques Poirier se trompe d'un jour.

ça trois charretées, la plus grande part toute ensanglantée, que nos commandants ont fait conduire à Châtillon pour faire des lits aux pauvres blessés. On nous a laissés pour monter la garde à Châtillon. »

Voilà qui nous en apprend davantage. Mais nous disposons encore du récit, différé de 23 ans, d'un autre témoin des faits, inédit. C'est celui de l'abbé Timothée Dubin de Grandmaison³⁹, extrait de ses commentaires sur l'édition Barante de 1815 des *Mémoires* de la marquise de La Rochejaquelein⁴⁰.

La relation de l'abbé Dubin de Grandmaison

« Il y eut à cette époque deux affaires aux Aubiers, les premières qui eurent lieu depuis l'insurrection du mois d'août⁴¹.

La première ne fut pas heureuse. Les paysans, quoique conduits par le brave La Rochejaquelein, qui avait déjà leur confiance, n'ayant pour la plupart jamais été au feu, n'ayant en général que des piques, des bâtons et quelques fusils de chasse, et se rappelant encore de ce qui s'était passé sous les murs de Bressuire le mois d'août précédent, lâchèrent pied dès qu'ils entendirent siffler les balles autour de leurs oreilles. En vain le brave La Rochejaquelein essaya de les rallier, ils étaient pour la plupart sourds à sa voix et le petit nombre qui lui resta fidèle lui servit d'escorte pour rentrer à la Durbelière. Si l'ennemi eût su profiter de cette terreur, ç'en était fait de cette petite troupe et il eut été difficile d'en réunir à l'avenir les débris. Je suivis également le torrent et ne voulus pas retourner à Châtillon dans la crainte d'y jeter l'alarme. Je restai à coucher à Saint-Aubin. Malgré cet événement malheureux, M. de La Rochejaquelein ne perdit pas courage et me dit : "L'abbé, vous restez avec nous, eh bien demain, nous serons plus heureux".

En effet, pendant toute la nuit, nous expédiâmes des courriers dans les paroisses voisines et fîmes un appel aux braves. Le tocsin sonna, on se rassembla et dès la pointe du jour il nous arriva des renforts. Leur présence ranima le courage des paysans et l'exemple de La Rochejaquelein dissipa bientôt toutes leurs craintes. On se mit bientôt en marche à la file les uns des

³⁹ Daniel-Timothée Dubin de Grandmaison (Blois 1764-Blois 1833), ordonné prêtre en 1788, devint chanoine de Saint-Augustin à l'abbaye de Châtillon, et desservait la paroisse de Breuil-Chaussée avant de se joindre à l'armée vendéenne en qualité d'aumônier.

⁴⁰ Ces commentaires feront l'objet d'un ouvrage en préparation. Leur retranscription des lettres manuscrites de Dubin à Barante des premiers mois de 1816 a exigé beaucoup d'attention.

⁴¹ Il s'agit de la révolte de la Saint-Louis (21-26 août 1792), mentionnée en note 1.

autres, le peu de largeur des chemins et leur profondeur ne permettant pas de marcher plusieurs de front. Nous fûmes bientôt arrivés aux Aubiers.

L'ennemi heureusement n'avait pas envoyé de vedettes en reconnaissance. Un simple poste se trouvait dans un champ à la porte du bourg. La Rochejaquelein fit embusquer sur les derrières ceux qui n'avaient pas d'armes à feu pour ne pas les exposer à être blessés ou même tués sans pouvoir se défendre. Il fait avancer avec lui tous ceux qui avaient des fusils, les fait placer derrière les haies dont tous les champs de ce pays sont environnés. Lui-même il se place derrière un gros arbre entouré de douze braves à qui il recommanda de charger les fusils pendant qu'il tirerait sur l'ennemi, ce qui fut exécuté avec une prestesse et une précision étonnante. M. de La Rochejaquelein était excellent tireur et il abattait autant d'hommes qu'il tirait de coups.

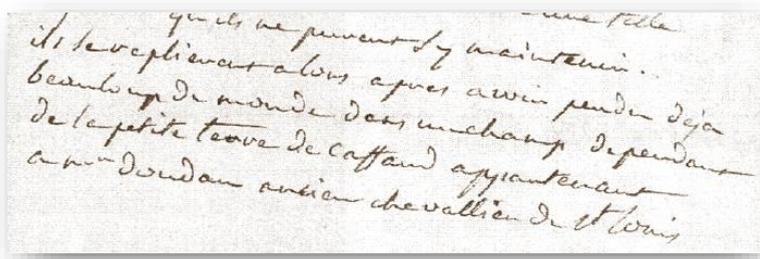


Au nord, le bourg des Aubiers, du nord au sud, le chemin en courbe qui mène à Nueil, et entre ce chemin et Caffard, le champ des Justices.

Au sud, le cours de la Scie
Arch. Dép. Deux-Sèvres, 3 P 156/1

Quelques gendarmes à cheval s'étant avancés soit pour mieux reconnaître le nombre et la force des royalistes, soit pour les intimider, ayant été tués, plusieurs Vendéens qui n'avaient que des fourches se précipitèrent aussitôt avec courage malgré le feu de l'ennemi et emmenèrent avec eux les chevaux et les armes des cavaliers morts. Cet exemple encouragea les autres qui, aussitôt, poussant de grands cris, avancèrent. La peur s'empara alors des républicains, ils craignirent d'être enveloppés, ils se retirèrent en fuyant vers le cimetière des Aubiers où ils espèrent pouvoir s'y retrancher, mais ils furent poursuivis avec une telle vigueur qu'ils ne purent s'y maintenir.

Ils se replièrent alors après avoir perdu déjà beaucoup de monde dans un champ dépendant de la petite terre de Caffard appartenant à M.



Extrait du manuscrit de Dubin de Grandmaison

d'Houdan⁴², ancien chevalier de Saint-Louis. Ils avaient laissé sur le champ de bataille deux barriques de cartouches et beaucoup de fusils. Nos gens s'en emparent, leur courage s'enflamme de nouveau, ils poursuivent avec ardeur l'ennemi, l'atteignent dans le champ précité. Le combat s'engage alors de nouveau. On se bat d'abord avec une égale fureur, mais bientôt les républicains sont enfoncés de toute part et fuient en désordre, se replient sur Nueil et Bressuire. On en fit un grand carnage. Plus de deux cents restèrent sur le champ de bataille. L'endroit où l'on livra ce combat s'appelait, je ne sais trop pourquoi, le champ de la justice. Les Vendéens ne manquèrent pas de faire à ce sujet une application assez heureuse du nom de ce champ avec ce qui venait de s'y passer.

On poursuivit l'ennemi avec ardeur par-delà le bourg de Nueil. Il serait difficile de peindre l'enthousiasme des Vendéens à la vue des dépouilles de l'ennemi, dépouilles qui leur étaient bien précieuses dans la position où ils se trouvaient : plus de 400 fusils, plusieurs chevaux, sabres et pistolets, deux barriques de cartouches, sans compter celles que l'on prit sur les morts, deux couleuvrines. Tel fut le fruit de cette journée. Nous rentrâmes aux Aubiers où on prit quelque nourriture et, de là, nous nous rendîmes à Châtillon où le bruit de notre victoire nous avait précédé et avait causé un enthousiasme d'autant plus grand que l'événement de la veille avait causé de vives alarmes.

Les Vendéens virent avec peine dans les rangs des républicains un gentilhomme du Poitou nommé du Landreau, lieutenant de gendarmerie lorsque le district était à Châtillon. Soit honte, soit lâcheté, il fut un des premiers à fuir et évita ainsi le juste châtiment que méritait sa félonie. C'est

⁴² Joseph Mignet d'Houdan (Richelieu 1725-Les Aubiers 1802).

à ma connaissance le seul de cette respectable famille qui ait ainsi trahi son Dieu, son prince et son pays⁴³.

Voilà dans l'exacte vérité comment se passèrent les deux premières affaires qui eurent lieu depuis le commencement de l'insurrection dans cette partie du Poitou. »

Le récit le plus connu de la bataille des Aubiers, postérieur aux événements lui aussi, est celui d'une personne proche de ses acteurs, c'est celui de la marquise de La Rochejaquelein. Elle était prisonnière à Bressuire avec son mari Louis-Marie de Lescure lors de la bataille, mais, dès la prise de Bressuire par les Vendéens, le 3 mai 1793, a pu recueillir les dires d'Henri de La Rochejaquelein et de ses lieutenants.

La bataille des Aubiers vue par Mme de La Rochejaquelein

La marquise raconte dans ses *Mémoires*⁴⁴ qu'Henri de La Rochejaquelein, ayant quitté le château de Clisson, y laissant Lescure et son épouse, « arriva chez sa tante [à Saint-Aubin-de-Baubigné] » et « apprit que l'armée [des insurgés de l'Anjou] était du côté de Cholet, de Chemillé. Les jeunes gens des environs de Châtillon s'y rendirent. Il y fut aussi et arriva pour être témoin de la perte d'une bataille⁴⁵ qui fit reculer l'armée jusqu'au près de Tiffauges. MM. d'Elbée, de Bonchamps, Stofflet, etc. lui dirent qu'ils regardaient la révolte perdue, qu'il n'y avait en tout que deux livres de poudre dans l'armée et qu'elle allait se dissoudre. Henri, pénétré de douleur, s'en retourna seul chez lui et y arriva le jour même où les Bleus, sortis de Bressuire, avaient pris Les Aubiers et avaient dissipé un petit rassemblement qui avait voulu s'y opposer et qui n'avait point de chefs ». Or Dubin de Grandmaison affirme qu'Henri commandait bien les Vendéens mis en échec le 12 avril entre Les Aubiers et Les Cerqueux. Qui croire ?

⁴³ Pierre Marie Joubert du Landreau (Les Herbiers 1757-Niort 1822), capitaine de cavalerie, chevalier de Saint-Louis. Eugène Marie Joubert du Landreau (Les Herbiers 1787-Saint-Paul-en-Pareds 1862), surnommé « La terreur des Bleus » en 1815, est le fils du frère aîné de Pierre Marie, mort en émigration en 1796.

⁴⁴ *Mémoires de la marquise de La Rochejaquelein*, Edition critique établie et présentée par Alain Gérard, Editions du CVRH, 2010.

⁴⁵ La bataille de Coron (9-11 avril) avait vu triompher les Républicains, qui s'emparaient de Veziens le 12 avril.

L'édition Barante de 1815 des *Mémoires* que critique Dubin fait bien état de ce « petit rassemblement, qui avait voulu résister un instant » et mentionne qu'Henri s'était dirigé vers l'Anjou « avec plusieurs jeunes gens des environs de Châtillon et en était revenu seul à Saint-Aubin. » La version Dubin est cependant vraisemblable ; âgé de 29 ans, il était peut-être de ces jeunes gens, et Henri, au retour de Coron, eût pu s'agréger à un rassemblement de paysans assaillant le convoi de Quéteineau entre Les Aubiers et les Cerqueux

Henri paraît au matin du 13 avril à la tête des paysans rassemblés dans la nuit, et sa déclaration est fort célèbre : « Mes amis, si mon père était ici, il vous inspirerait plus de confiance⁴⁶, mais à peine vous me connaissez et je ne suis qu'un enfant. J'espère que je vous prouverai, au moins par ma conduite, que je suis digne d'être à votre tête. Si je recule, tuez-moi ; si j'avance, suivez-moi. ; si je meurs, vengez-moi. »

Restons un moment sur les trois parties de cette dernière phrase. Dans les éditions dites Barante des *Mémoires* (1814 ; 1815), c'est la forme la plus connue (qui paraît la plus naturelle) de la proclamation d'Henri qui est donnée : « *Si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez-moi ; si je meurs, vengez-moi.* » Alain Gérard a fait p. 26-27 de l'édition CVRH des *Mémoires* une analyse pertinente de l'inversion des deux premières parties de la trilogie qui apparaît dans le manuscrit de la marquise. On verra plus loin que Berthre de Bourniseaux en 1819 et Alphonse de Beauchamp en 1820 ont repris le libellé du manuscrit de la marquise.

Or il se trouve que Dubin de Grandmaison, tout-à-fait au début des observations critiques sur l'édition 1815 des *Mémoires* qu'il fait début 1816 dans sa correspondance à Barante insiste sur ce qu'il appelle « la première affaire des Aubiers » :

« Je persiste à dire que M. de La Rochejaquelein commandait dès la première affaire des Aubiers où nous fûmes repoussés, que ce fut lui qui envoya de concert avec moi, pendant la nuit, de Saint-Aubin où nous nous repliâmes, des courriers dans les paroisses voisines pour avoir des renforts

⁴⁶ Le père d'Henri, Henry, marquis de la Rochejaquelein (1749-1802), maréchal de camp en 1788, était alors à la Jamaïque.

qui nous arrivèrent de très grand matin et avec lesquels nous marchâmes à nouveau sur Les Aubiers où nous battîmes complètement les républicains⁴⁷.

Si l'auteur persiste à croire que M. de La Rochejaquelein ne vint que le jour de la seconde affaire, c'est-à-dire le lendemain de la première, je le prierai de me dire qui commandait cette première affaire et quel était celui qui alors avait assez d'ascendant sur les esprits pour engager les paysans presque sans fusils ni munitions à aller attaquer des hommes parfaitement armés. Le souvenir de l'échec du mois d'août [la révolte de la Saint-Louis de 1792] était alors trop récent pour qu'ils eussent osé seuls s'aventurer de nouveau. Comme j'y étais, mon témoignage peut être de quelque poids. Au surplus, je prie M. de Barante de juger même la vraisemblance. »

Dubin insiste en fait sur l'engagement d'Henri dès le 12 avril. Henri avait reculé la veille, abandonnant le combat (parce que sa troupe n'était pas assez forte, bien sûr, pour l'emporter). Les mêmes paysans (et d'autres, suite aux demandes de renforts de la nuit) sont à la Durbelière le lendemain matin. Il est logique qu'il commence par leur dire qu'il ne reculera plus et qu'il préfère qu'ils le tuent s'il recule à nouveau.

Après cette digression explicative, reprenons le texte de la marquise : les hommes d'Henri, écrit-elle, « étaient tous armés de bâtons, de faux, de faucilles. Il n'y avait peut-être pas deux cents fusils, encore étaient-ce des fusils de chasse. Henri avait découvert chez un maçon soixante livres de poudre qu'il avait par hasard, ayant autrefois fait sauter des rochers à la mine pour bâtir, comme cela se pratique dans le pays. C'était un trésor que ce peu de munitions, et il n'y en avait pas d'autres. » Elle raconte ensuite comment une douzaine de bons tireurs, dont Henri, « qui était le meilleur tireur du pays » portèrent leurs coups sur les Bleus, et comment ceux-ci, « ennuyés de se voir tirés comme au blanc, sans pouvoir voir leurs ennemis [cachés derrière les haies], voulurent se déployer et se ranger en bataille sur une petite hauteur derrière les Aubiers. Ce mouvement rétrograde les perdit. Les paysans crurent qu'ils s'enfuyaient. Henri courut

⁴⁷ A l'appui de cette thèse, on peut relever une mention des commentaires de Danyaud-Dupérat sur Baudry du Plessis (1746-1823), qui, ancien procureur ducal de Châtillon, avait pris le parti des insurgés et disposait d'une certaine autorité. Elle est rapportée par La Fontenelle de Vaudoré (Médiathèque de Niort) : « Apprenant que Henri de La Rochejaquelein allait se mesurer avec les Bleus aux Aubiers, il employa toute la nuit à faire forger des piques qui servirent à armer les Vendéens. »

à eux, le leur persuada ». Assaillis alors à grand bruit, ils furent réellement, et furent poursuivis « jusqu'à une demi-lieue de Bressuire. »



Extrait du plan cadastral. A l'ouest, on devine le fossé qui le sépare du champ des Justices, beaucoup plus apparent sur la carte IGN

Arch. Dép. Deux-Sèvres 3 P 156/15

Ce récit n'est pas très précis. Cette « petite hauteur », serait-ce le logis de Caffard, qui domine la vallée de la Scie et la partie basse de Nueil ? Et « les deux petites pièces de canon » qu'auraient abandonné les Bleus étaient-elles vraiment « les seules qu'ils avaient » ? Pour Poirier, ils ont abandonné leur artillerie, faisant tomber d'ailleurs une de leurs pièces dans la Scie.

On pouvait espérer que les premiers historiens de la Vendée, contemporains de la marquise, soient plus diserts sur la bataille des Aubiers.

La bataille des Aubiers vue par Berthre de Bourniseaux et Beauchamp

Le « régional » Berthre de Bourniseaux (Thouars 1769-1836), dans son *Précis historique de la guerre civile de la Vendée* (1802) ne nous apprend rien. Alphonse de Beauchamp (Monaco 1767-Paris 1832) dans les premières éditions de sa *Guerre de la Vendée et des Chouans* (1806, 1807, 1809) pas davantage⁴⁸.

Dans son édition de 1819, plus nourrie (deux pages sur l'événement), Berthre exploite manifestement les *Mémoires* de la marquise, mais occulte la bataille du 12 avril. La 4^{ème} édition de Beauchamp (Edition Michaud de 1820 avec une longue préface) est enrichie sur trois pages des témoignages qu'il a pu recueillir sur la bataille des Aubiers : il écrit dans sa préface avoir apporté des rectifications et des ajouts à ses éditions précédentes « puisées non seulement dans les publications récentes, mais dans plus de

⁴⁸ Il y confond phonétiquement, traitant de Quétineau, Les Aubiers et Les Herbiers.

quarante mémoires manuscrits, dont j'ai obtenu la communication et dans un nombre infini de notes détachées⁴⁹. »

Pour lui, Henri de La Rochejaquelein, après avoir appris « sur le théâtre de la guerre, de Bonchamps et d'Elbée, qu'une alternative de succès et des revers les ont amenés à battre en retraite sur Tiffauges, et que tout est perdu, sans des efforts extraordinaires, d'un autre côté reçoit la nouvelle que les paysans du district de Châtillon, sans chef, ont été dispersés par une colonne républicaine, sortie de Bressuire, et qui a pénétré jusqu'aux Aubiers. C'était la division de Quétineau, que Leygonier, pressé d'abord par Bonchamps, et forcé de se retirer vers Doué, avait appelé à son secours avant la retraite des royalistes. Laissant le chemin le plus long, mais le plus sûr, Quétineau s'était hasardé à travers le pays insurgé, tant il avait d'impatience d'arriver pour concourir à l'entière destruction des Vendéens. N'écouter plus que son courage, La Rochejaquelein veut arrêter la marche de Quétineau. Il accourt à Châtillon, à Saint-Aubin-de-Baubigné... » La suite est sensiblement conforme au récit de la marquise, proclamation comprise : « Si je recule, tuez-moi ; si j'avance, suivez-moi ; si je meurs, vengez-moi⁵⁰. »

Pour Beauchamp, « deux couleuvrines, une pièce de quatre, plusieurs caissons et douze cents fusils, tels furent les trophées de ce brillant coup d'essai, ou plutôt de cette victoire. »

Beauchamp, à la différence de la marquise, situe aux Aubiers, après la victoire du 13 avril, la trouvaille de plusieurs barils de poudre⁵¹, « conquête précieuse », et non avant.

Les autres historiens de la première moitié du XIX^e siècle n'ont guère divergé du récit de la marquise. Après Crétineau-Joly, qui n'apporte rien, la

⁴⁹ Le seul apporteur cité est l'abbé Jagault.

⁵⁰ Berthre de Bourniseaux adopte ce même ordre en 1819, mais l'édition Barante de 1815 des *Mémoires* avait déjà placé « si j'avance » avant « si je recule ». Les éditions suivantes ont consacré cet ordre jusqu'à l'édition du CVRH.

⁵¹ Ce détail m'importe, car qui était ce maçon, dont parle la marquise ? Je rêve qu'il ait été mon ancêtre Pierre Violleau (1755-1827), maçon alors à Nueil-sous-Les Aubiers ! Ce dernier fut commissaire de paroisse lors de la première guerre de Vendée, et maire de sa commune sous l'Empire !

synthèse de 1866 de Bélisaire Ledain (Parthenay 1832-1897), un « régional » comme Berthre de Bourniseaux, me paraît de qualité.

La synthèse de Bélisaire Ledain

« Depuis la fin de mars (1793), le général Quétineau avait organisé à Bressuire, non sans peine, une petite armée composée en partie de gardes nationales que la désertion compromettait gravement. Le 10 avril, il dirigeait une expédition sur La Châtaigneraie, menacée par l'insurrection, lorsqu'il reçut du général Leygonier, à Vihiers, l'ordre de se porter sur Veziens pour y opérer sa jonction avec lui.

Il revint en toute hâte à Bressuire, et dès le 11 au soir, il en sortait avec 2 500 hommes et 4 canons. Les républicains bivouaquèrent à La Favrière, fréquemment inquiétés par des coups de fusils isolés. Le 12 au matin, ils entrèrent à Nueil sans résistance, brisèrent les cloches qui avaient sonné le tocsin toute la nuit et commirent quelques actes de pillage et de brigandage, de l'aveu même du commissaire du département, Clerc-Lassalle. Ils occupèrent ensuite Les Aubiers, évacué par les insurgés. De là, ils se dirigèrent vers Les Cerqueux⁵². A moitié chemin environ, non loin d'un bois, l'arrière-garde fut assaillie par un groupe de paysans assez nombreux, commandés, paraît-il, par La Rochejaquelein⁵³. L'avantage demeura aux Républicains, qui firent 13 prisonniers. Mais Quétineau, inquiet, craignant d'être coupé, rentra par prudence aux Aubiers, où il passa la nuit en attendant du renfort.

Tout à coup les paysans, réunis à La Durbelière, dont le nombre n'excédait guère 2 000, paraissent subitement, le 13 avril, en vue des Aubiers. Les patriotes occupaient le champ des Justices, en avant du bourg, d'où ils étaient sortis pour éviter le trouble d'un incendie allumé pendant la nuit par des affidés des insurgés⁵⁴. Un détachement qui conduisait les prisonniers et les blessés à Bressuire fut obligé de rallier. Les paysans se glissent derrière les haies, entourent la position en s'égaillant, et aux cris de "Vive le Religion ! Vive le Roi !" les hommes armés de fusils engagent le feu. Surpris par ce nouveau genre d'attaque, les soldats de Quétineau exécutent, sur son ordre,

⁵² Les Cerqueux, à 7 km du bourg des Aubiers, aujourd'hui à l'écart de la D 28, était alors sur le chemin de Maulévrier.

⁵³ Ledain rend ainsi plus plausible le propos de Dubin relatif au combat du 12 avril.

⁵⁴ Cette indication est nouvelle. Ledain a dû bénéficier d'informations dont je n'identifie pas la source.

un mouvement à droite. Les paysans, croyant à une fuite de leurs ennemis, sautent par-dessus les haies et courent sur eux en poussant de grands cris.

De plus en plus déconcertés, les Républicains se retirent sur la place du bourg, et se retranchent derrière les murs du cimetière. La fusillade devient alors plus sérieuse. La Rochejaquelein, des Nouhes⁵⁵, Calais⁵⁶, Richeteau⁵⁷, Ménard⁵⁸, embusqués dans la cour de Mlle Mercier de Marigny⁵⁹, tirent à coup sûr. Bientôt, La Rochejaquelein, emporté par son ardeur, s'élançe en avant vers le mur du cimetière et recommence son tir meurtrier. L'explosion de deux caissons met le désordre parmi les Républicains, au moment où ils dirigeaient le feu de leur artillerie sur le clocher. Quétineau fait évacuer le bourg pour prendre une meilleure position. "Les voyez-vous qui fuient", s'écrie La Rochejaquelein. A ce mot, rien ne peut arrêter l'élan de ces paysans devenus soldats. Les Républicains battent en retraite sur Bressuire dans le plus grand désordre, abandonnant 3 canons, beaucoup de fusils et de munitions, 30 prisonniers et 130 hommes tués ou blessés. La poursuite des fuyards dura jusqu'au pont de Nueil, où la cavalerie républicaine arrêta les vainqueurs.

La victoire des Aubiers commença la réputation de La Rochejaquelein. A partir de ce jour, les paysans mirent en lui la plus entière confiance. "Quel gaillard !" s'écriaient-ils après l'avoir vu à l'œuvre. Aussitôt, il s'empressa de conduire à Cholet et à Tiffauges les munitions conquises, pour ravitailler la grande armée vendéenne... »

Les résultats et les conséquences de la victoire des Aubiers

Les divergences des différents auteurs sur le butin en armement des Vendéens sont flagrantes. Selon la marquise, les Bleus avaient abandonné les deux seules pièces de canon qu'ils avaient. Pour Rayé, ils ont sauvé deux pièces. Pour Poirier, ils ont tout abandonné et fait tomber une de leurs pièces dans la Scie. Pour Dubin, les Vendéens ont récupéré deux

⁵⁵ Alexis Hilaire des Nouhes de Loucherie (1756-1793), gendre de Florent Mercier de Marigny, seigneur de la Gallière aux Aubiers.

⁵⁶ Louis Joseph de Calais (1749-1823), châtelain du Puy-Louet, l'un des chefs vendéens de l'insurrection d'août 1792.

⁵⁷ Probablement René Louis Richeteau de la Sévrie (1763-1794).

⁵⁸ Il doit s'agir de Frédéric Ménard (Etusson 1766-1843), capitaine de paroisse d'Etusson, chevalier de Saint-Louis en 1814

⁵⁹ Probablement Jeanne Henriette Louise Hercule Mercier de Marigny, tante par alliance d'Alexis Hilaire des Nouhes.

coulevrines⁶⁰. Clerc-La- Salle limite la perte à deux pierriers sans avant-train et un canon encloué à essieu cassé⁶¹. Pour Beauchamp, les trophées vendéens sont « deux coulevrines, une pièce de quatre, plusieurs caissons. » Deux coulevrines-pierriers et un canon encloué-pièce de quatre jeté dans la Scie (les trois canons de Ledain) doivent correspondre à la réalité. Une lettre du général républicain Berruyer⁶² au ministre de la Guerre rapportée par Savary⁶³ mentionne d'ailleurs : « Quétineau, après trois attaques, a été obligé de se replier vers Bressuire, en abandonnant trois petites pièces de canon qu'il a eu le temps d'enclouer. »

L'évaluation du nombre de fusils utilisés par les Vendéens ou récupérés (400 pour Dubin, 1 200 pour Beauchamp), reste assez floue, celle du nombre de combattants en présence aussi (200 Vendéens selon Rayé, hors femmes et enfants, plusieurs milliers pour Clerc-La-Salle, 10 à 12 000 pour Quétineau, contre 2 000 républicains (Quétineau), 8 à 9 000 (Poirier). L'estimation de Ledain paraît la plus sûre : pas plus de 2 000 soldats vendéens mal armés contre 2 500 républicains bien armés et pourvus d'artillerie.

Le nombre de morts et blessés des deux armées varie pour chaque parti : chez les Républicains : de 10 morts, 30 blessés (Rayé) à 30 morts, 52 blessés (Quétineau), à 70 morts, 50 blessés (Bourniseaux), à 70 morts, beaucoup de blessés (marquise), à 200 morts (Dubin) ; chez les Vendéens, d'une cinquantaine de morts et un cent de blessés (Rayé) à 4 à 500 morts (Quétineau)⁶⁴ ; aucun chiffre du côté des témoins et historiens cités. Je

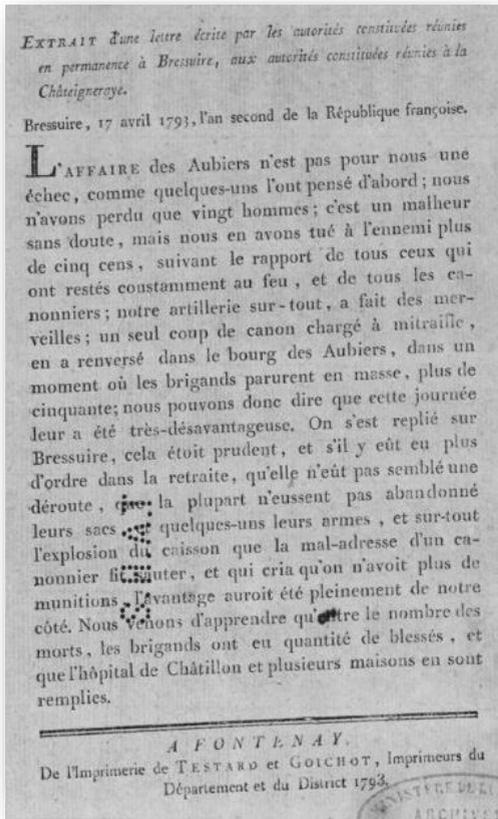
⁶⁰ Les coulevrines sont des pièces d'artillerie à canon long qui tirent des boulets. Ce sont assurément les pierriers de Clerc-Lassalle.

⁶¹ Le canon encloué à essieu cassé de Clerc-La-Salle est probablement celui qui est tombé (ou a été jeté) dans la Scie, et la pièce de quatre de Beauchamp.

⁶² Le lieutenant général Jean-François de Berruyer (1738-1804) commandait alors les forces de la rive gauche de la Loire, et avait donc Leygonier et Quétineau sous ses ordres.

⁶³ SAVARY Jean Julien Michel, *Guerre des vendéens et des Chouans*, T.I, Baudouin frères, 1824, p.162.

⁶⁴ L'imprimé en illustration page suivante, qui publie à Fontenay un extrait de la lettre écrite le 17 avril 1793 des « *autorités constituées* » de Bressuire à celles de La Châtaigneraie est révélateur : « L'affaire des Aubiers n'est pas pour nous un échec, comme quelques-uns l'ont pensé d'abord ; nous n'avons perdu que vingt hommes ; c'est un malheur sans doute, mais nous en avons tué à l'ennemi plus de cinq cents, suivant le rapport de tous ceux qui ont resté constamment au feu, et de tous les canonniers ; notre artillerie, surtout, a fait des merveilles ; un seul coup de canon en a renversé dans le bourg des Aubiers, dans un moment où les brigands parurent en masse, plus de cinquante ; nous pouvons donc dire que cette journée



**Imprimé des autorités constituées de Bressuire
adressé à celles de La Châtaigneraie le 17 avril
1793**

<http://www.archives.vendee.fr/>, Serv. Hist. Déf. B 5/3-64

jours qui suivirent à être attaqué à Bressuire : la marquise décrit avec pertinence dans ses *Mémoires* l'espoir que Lescure en avait, et « la confusion extrême qui régnait dans la ville, où il arrivait sans cesse de nouvelles troupes », dont 400 Marseillais vindicatifs qui massacrèrent onze prisonniers vendéens contre la volonté même de Quétineau et des élus de

leur a été très désavantageuse. On s'est replié sur Bressuire, cela était prudent, et s'il y eût eu plus d'ordre dans la retraite, qu'elle n'eût pas semblé une déroute, que la plupart n'eussent pas abandonné leurs sacs, et quelques-uns leurs armes, et surtout l'explosion du caisson que la maladresse d'un canonnier fit sauter, et qui cria qu'on n'avait plus de munitions, l'avantage aurait été pleinement de notre côté. Nous venons d'apprendre qu'outre le nombre des morts, les brigands ont eu quantité de blessés, et que l'hôpital de Châtillon et plusieurs maisons en sont remplies. »

m'en remettrai à l'estimation des pertes républicaines de Ledain (30 prisonniers et 130 hommes tués ou blessés). Il n'évalue pas les pertes vendéennes, à mon avis, au moins comparables. Mais il est frappant de constater que les batailles des Aubiers des 12 et 13 avril furent finalement guère meurtrières des deux côtés, par rapport à beaucoup d'autres de 1793 à 1796.

L'effet psychologique de la victoire de la Rochejaquelein aux Aubiers sur les paysans du Bocage fut bien sûr considérable, et ceux qui n'avaient pas répondu au tocsin de la nuit du 12 au 13 avril, encore échaudés par l'échec d'août 1792, voulurent, bien sûr, s'agrèger aux vainqueurs. Quétineau pouvait s'attendre dans les

Bressuire. Quétineau évacuera la ville le 2 mai 1793 sous la menace de la Rochejaquelein renforcé par l'armée d'Anjou, puis capitulera à Thouars assiégé où les Vendéens entreront le 5 mai.

Une bataille des Aubiers du 13 avril 1793 d'importance capitale

Au lieu d'attaquer à Bressuire dès le 14 avril ce qui restait de l'armée de Quétineau défaite aux Aubiers, écrit Bourniseaux, Henri avait jugé opportun « de marcher toute la nuit avec trois mille hommes sur Maulévrier. Il fait part à MM. Cathelineau, d'Elbée, Stofflet et de Bonchamp, de la victoire qu'il vient de remporter, et des munitions qu'il a prises ; le lendemain, l'armée d'Anjou se rassemble. »

Mais je suis tenté de penser que, comme l'écrit Beauchamp, que c'est plutôt sur Tiffauges, via Châtillon, qu'il marcha et « là, se réunissant aux autres divisions royalistes, qu'il partagea avec elles les munitions qu'il venait d'enlever aux républicains, et eut ainsi la gloire de relever son parti, et de lui inspirer une ardeur nouvelle. » Repassant sur la rive droite de la Sèvre, l'armée vendéenne put ainsi reconquérir les Mauges, et après les victoires de Vezins (19 avril) et de Beaupréau (23 avril), était à même de préparer sa lancée victorieuse sur Bressuire et Thouars.

La victoire vendéenne des Aubiers du 13 avril 1793 joua donc dans la relance du soulèvement des Mauges et de l'Anjou un rôle essentiel. Elle fit connaître les qualités de meneur d'hommes et d'habile manœuvrier du jeune Henri de La Rochejaquelein. Elles allaient se développer avec éclat dans cette épopée vendéenne que marqua brillamment son premier coup d'essai (comme l'écrit Beauchamp), qui fut un coup de maître.

Une controverse fâcheuse en 1899

Pour terminer cet aperçu de la première (1793) des deux batailles des Vendéens aux Aubiers (1793 et 1799), je ne peux manquer d'évoquer la controverse que releva Henri Bourgeois fin 1899 dans un long article de *La Vendée historique* (numéros 66 et 68) : « L'entrée en campagne d'Henri de la Rochejaquelein a-t-elle réellement tiré d'embarras les Angevins, au mois d'avril 1793 ? »

L'abbé Bossard et le marquis d'Elbée avaient en effet mis en doute ce sauvetage, pourtant reconnu, écrit Bourgeois, par tous les premiers historiens de la Vendée militaire (il cite Muret, Créteineau-Joly, l'abbé Deniau). A l'appui de sa conviction, il argumente à l'aide de trois relations « inédites » : les *Souvenirs de la Comtesse de la Bouère*, les *Mémoires de Bertrand Poirier de Beauvais*, les *Notes sur les événements de Vendée* de Michel Coulon.

Et fort de sa démonstration, il considère la cause entendue, regrettant les divisions des « petits-fils des géants de 93 » (je crains qu'elles ne soient, hélas, éternelles !) Et il conclut : « Ne soyons ni Angevins, ni Poitevins, ni Bas-Poitevins : soyons tout simplement Vendéens – et rien que Vendéens ! » A bon entendeur, salut !

Remerciements : Je suis très reconnaissant de leurs contributions à la préparation ou aux corrections de cet article de Serge Bouju, Daniel Chatry, Vincent Doré, Alain Gérard, Pierre Gréau, Guy-Marie Lenne, Paul Liguine, Xavier Maudet.